

CHANTAL CRÉTOIS • ANAÏS MASSINI



Les souliers de Jeanne



BORDAS

1. « Le certif »

1935, au début du mois de juillet...

Légers, légers, les souliers¹ de Jeanne, cet après-midi-là. Légers et frémissants. Sans cesse en mouvement.



Et quand ils s'arrêtent enfin près de ceux de Germaine :

– Et si je ne l'ai pas ?

Germaine hausse les épaules :

– Quoi ! Si tu n'as pas ton « certif » ! Toi ! Mais si tu ne l'as pas, personne ne l'aura dans notre classe !

Les souliers reprennent leur sautellement :

– L'interrogation d'histoire..., s'inquiète Jeanne, je ne suis pas sûre d'avoir dit tout ce qu'il fallait...

– S'il n'y a que ça ! Avec toutes les autres matières, tu n'auras pas de mal à te rattraper...

Jeanne passe en revue toutes les autres épreuves qu'elle a passées quelques jours plus tôt : dictée, questions, rédaction, calcul, géographie, sciences, couture... Mais plus elle y pense, plus ses souliers s'emporent : elle a tout raté ! Tout raté, c'est sûr ! Oh non, il ne faut pas ! La touffe bouclée des cheveux bruns de Jeanne s'ébroue². Ce n'est pas possible... Si elle rate le certificat d'études, elle ne pourra jamais entrer à l'École Primaire Supérieure, puis à l'École Normale... Elle ne sera jamais institutrice !

Être institutrice... C'est le rêve de Jeanne. Tout le monde le sait à
25 l'école. Elle n'en parle pas, pourtant. Mais quand on la voit
expliquer les problèmes ou les règles de grammaire, on
comprend tout de suite : Jeanne, elle serait la reine des
institutrices. D'ailleurs, c'est le maître, monsieur Brun, qui l'a fait
remarquer lui-même un jour :

30 – Eh bien, Jeanne, je peux prendre ma retraite : j'ai trouvé ma
remplaçante.

Et depuis, il lui confie quelquefois les plus jeunes pour qu'elle les
fasse lire. Comme elle est fière à ces moments-là ! Et heureuse !

À la maison aussi, elle essaie d'apprendre des choses à ses
35 cadets³, Georges et René. Le père n'aime pas beaucoup ça. Il
prétend que c'est du temps perdu. Mais quand les petits lui
disent :

« C'est beaucoup mieux qu'à l'école, avec toi, Jeanne », elle rougit
de plaisir.

40 Parfois, son parrain s'approche...

Son parrain, c'est son demi-frère⁴, Jacques, le premier enfant de
leur mère. Elle ne l'appelle pas par son prénom. Elle dit toujours
« Parrain », parce qu'elle est la seule à pouvoir le nommer ainsi.
C'est un petit fil qui les lie l'un à l'autre. Un petit fil très fort. S'il est
45 là quand elle fait travailler Georges et René, il écoute lui aussi.
Puis il se tourne vers la mère :

– Si j'avais eu une institutrice comme Jeanne, j'aurais peut-être
aimé l'école, moi aussi...

C'est le plus beau compliment qu'elle ait jamais entendu. Et c'est
50 tout de suite à lui qu'elle pense, à Parrain, lorsqu'elle voit arriver
monsieur Brun. Car il est là, le maître, enfin !... Avec la feuille des
résultats dans les mains. Les élèves se précipitent : « Je l'ai ?
Je l'ai ? Et moi ? »

Jeanne voudrait demander elle aussi, mais ses souliers ne
55 veulent plus bouger. Ils sont comme collés au sol.

Et sa voix refuse aussi de lui obéir : aucun son ne sort de sa gorge. Elle regarde monsieur Brun. Fixement. Elle ne peut rien faire d'autre. Le maître, lui, se fâche un peu :

– Allons, allons, du calme ! Je ne lirai cette liste que quand vous m'aurez lâché. Et dans le plus grand silence bien entendu !

– Chut ! Chut !, répètent les enfants.

– Hum, hum, monsieur Brun s'éclaircit la voix. Je commence par les filles. Sont reçues : Première du Canton⁵ : Cléry Jeanne...

Jeanne n'écoute plus... Ses souliers tremblent, ses jambes vacillent⁶, le ciel tourne... Elle est reçue ! Elle est reçue première ! Première de toutes les filles !

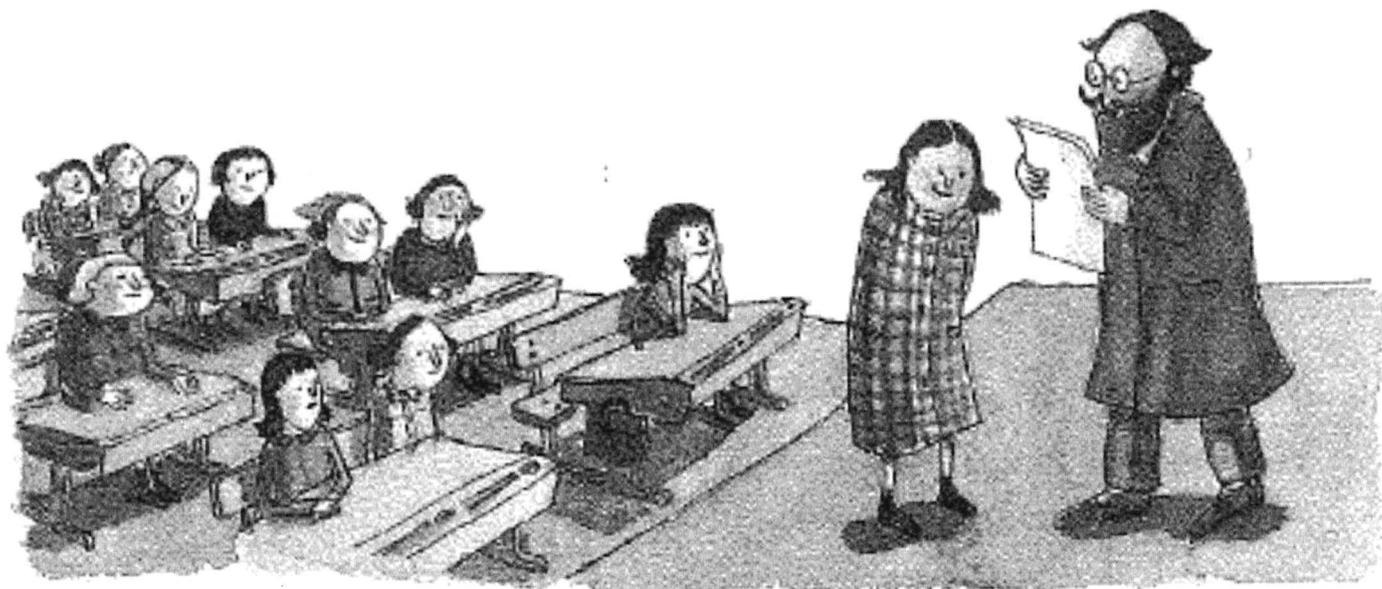
Ses yeux la piquent. C'est son rêve qui commence à se réaliser : elle va pouvoir rentrer à l'École Primaire Supérieure ! Et si aujourd'hui, elle est première du canton, un jour, elle sera bien capable de devenir maîtresse d'école !

Mademoiselle Cléry, la maîtresse... Elle imagine déjà les visages enfantins tournés vers elle... Comme ils vont être fiers à la maison ! Parrain, surtout ! Elle n'entend même pas monsieur Brun qui, sa lecture terminée, la félicite :

– J'en étais sûr. Tu es ma meilleure élève. La meilleure depuis des années. Mais, il fronce les sourcils :

– À présent, c'est ton père qu'il va falloir convaincre...

– Mon père... Mais je suis première du canton !



2. La grande nouvelle

Les souliers dans son sac d'école, les sabots¹ aux pieds, Jeanne court sur le chemin. Elle n'a pas attendu Germaine, ni Lucienne. Elle est tellement pressée d'annoncer la nouvelle à sa famille : Première du canton !

5 Ils n'en croiront pas leurs oreilles ! Elle sait bien où ils sont : ils ramassent le foin² dans le champ du Milieu, à quatre kilomètres de là. Du plus loin qu'elle les voit, elle crie :

– Je suis reçue ! Je suis reçue ! La première ! C'est moi la première !

10 Les têtes se lèvent. Les mouvements des bras se figent une seconde. Ils sont trop éloignés pour que Jeanne distingue le sourire de sa mère et celui de Parrain Jacques. Mais un signe du père et ils se remettent tous à l'ouvrage : la mère range sur la charrette le foin que le père et Jacques lui passent à la pointe de
5 leurs fourches, chacun de son côté.

Jeanne ralentit le pas. Elle est devenue toute blanche. Elle ne perçoit pas l'odeur d'herbe coupée qu'elle aime tant. C'est comme une grosse pierre sur sa poitrine. Mais lorsqu'elle arrive près des siens, sa mère lance du haut de la charrette :

– C'est bien, Jeanne. C'est vraiment très bien. Je te ferai la bise tout à l'heure, quand ce sera déchargé, ajoute-t-elle avec un petit rire où Jeanne perçoit un regret. Jacques, lui, n'y tient pas. Il jette son outil et la serre dans ses bras :

– Je suis fier de toi, ma filleule, lui glisse-t-il à l'oreille.

Le père fronce le sourcil : il cherchait les mots pour un compliment et voilà que le travail s'arrête sans qu'il l'ait décidé.

Jeanne s'approche de lui :

– Je suis reçue, répète-t-elle d'une toute petite voix. La première du canton.

– C'est bien, c'est très bien, déclare-t-il enfin.



Mais un coup d'œil vers le ciel et il se rembrunit³ :

– Le ciel se couvre... C'est de l'orage pour ce soir ! Attrape la fourche ! ordonne-t-il en désignant du menton l'outil fiché dans le chargement. Tu vas approcher le foin de mon côté. Depuis le temps qu'on t'attendait ! Parce que tout ça, c'est bien joli, mais il ne faudrait pas que ça t'empêche de remuer les bras !



Le rouge est monté aux joues de Jeanne. De blanche qu'elle était, elle est devenue pourpre. D'un coup, la peine s'est muée⁴ en colère. Sans un regard pour Bijou, le cheval attelé à la charrette, qui, naseaux tendus, quémande une caresse, elle s'empare de la fourche. Rageusement, elle embroche le premier tas de foin. Elle leur prouvera qu'elle n'est pas une fainéante ! Ni à l'école. Ni aux champs ! Et elle leur montrera aussi que quand elle veut une chose...

Qu'importent les ampoules qui crèvent au creux de ses paumes ! Qu'importent ses reins brisés, ses membres fourbus. Elle tiendra jusqu'à la dernière fourchée, au même rythme que le père ! Oui, comme un homme ! Après tout, ce n'est pas pour rien que, malgré ses douze ans, on la dit bâtie à chaux et à sable.

Mais lorsque enfin le champ est vide, lorsque le père plante sa fourche dans la dernière charretée, Jeanne sent ses jambes plier sous elle. Sans un mot, elle glisse à terre.

– La p'tite ! La p'tite ! crie la mère du haut du chargement. Elle s'est évanouie !

Le père se retourne et d'un bond, se précipite vers sa fille.

– Tu l'as trop fait travailler ! Elle est jeune encore ! poursuit la mère.

– Elle a fait ce qu'elle a voulu ! Je ne l'ai pas forcée à aller si vite ! proteste le père, devenu tout blanc, en soulevant Jeanne dans ses bras.

– Elle n'est peut-être pas faite pour la terre... ose alors la mère.

Comme s'il n'avait rien entendu, le père grommelle :

– Elle ne tient pas debout... Je vais la porter jusqu'à la maison.

3. La visite

Les sabots de Jeanne sont sages sous la table. Immobiles. Raides et tristes. Ils n'attendent plus rien. Les pieds qu'ils chaussent n'iront plus s'installer sous un pupitre¹ ni devant un tableau. C'est la collation² du matin chez les Cléry. Les animaux sont nourris. Les vaches sont traites. On peut manger un morceau avant de partir dans les champs.

Un coup à la porte réveille les sabots de Jeanne. Mais lorsqu'elle voit entrer monsieur Brun, accompagné d'une dame qu'elle ne connaît pas, c'est une folle danse qui agite ses pieds.

Le père, lui, fronce le sourcil : justement aujourd'hui où il y a tant à faire ! On voit bien que ces gens-là ne connaissent rien à la terre !

– Monsieur Cléry, commence monsieur Brun, un peu mal à l'aise, je vous présente madame Sicard, la directrice de l'École Primaire Supérieure de filles... Vous devinez que nous venons vous parler de Jeanne... De son avenir...

Devant le silence du père, la mère s'empresse :

– Asseyez-vous donc. Vous prendrez bien un café... Avec une goutte de calva, monsieur Brun ?



– Volontiers, madame Cléry, répond l'instituteur. Mais d'abord, je
20 dois donner à Jeanne la récompense de son bon travail scolaire :
elle a eu tous les prix cette année. Et en plus, le premier prix du
canton au certificat d'études...

– Je sais, coupe le père, que la discussion à venir inquiète.

– Malheureusement, poursuit le maître, comme elle n'est pas
25 allée en classe les dix derniers jours après l'examen, elle n'a droit
qu'à la moitié de ses livres de prix. Je suis désolé, Jeanne, c'est
la règle.

– Ce n'est pas ma faute, murmure Jeanne.

– Ce n'est pas la mienne non plus ! proteste le père. Les
30 règlements des écoles, ça ne comprend rien à la terre. En ce
moment, il y a du travail. On a besoin d'elle. Elle est bien assez
savante puisqu'elle a eu son certificat. De toute façon, elle ne
retournera plus en classe... Alors dix jours de plus ou de moins...

– Justement, intervient madame Sicard, c'est pour cela que j'ai
35 tenu à accompagner monsieur Brun. J'ai regardé avec attention
ses cahiers et ses copies d'examen. Vous pouvez être fiers de
votre fille : c'est un travail de qualité. De grande qualité.

La cafetière tremblote une seconde dans les mains de la mère.

– Madame Cléry, plaide³ monsieur Brun qui sent une alliée⁴, vous
40 comprenez bien que c'est l'avenir de votre enfant qui est en jeu ?
Elle a dû vous dire qu'elle voulait être maîtresse d'école ?

Elle se tourne vers son mari, puis :

– Vous savez... C'est lui qui décide...

– Monsieur Cléry, reprend monsieur Brun, Jeanne peut devenir
45 institutrice... Elle en a largement les capacités...

– Institutrice..., répète tout bas la mère.

– Institutrice..., murmure aussi Jeanne en caressant sa pile de
livres, les yeux pleins de lumière.

– Ou mieux que ça, ajoute madame Sicard.

50 – Institutrice ! s'exclame enfin monsieur Cléry. Institutrice ! Et la
ferme, hein ? ! Jeanne est mon aînée ! Elle a des petits frères
après elle. Alors, à douze ans, il est bien temps qu'elle se mette
au travail ! Quand j'étais jeune, l'école, c'était pour les jours où il
n'y avait rien d'autre à faire chez nous. Et on n'attendait pas douze
55 ans pour prendre sa place à la ferme ! Il n'y a jamais eu de
fainéant chez les Cléry !

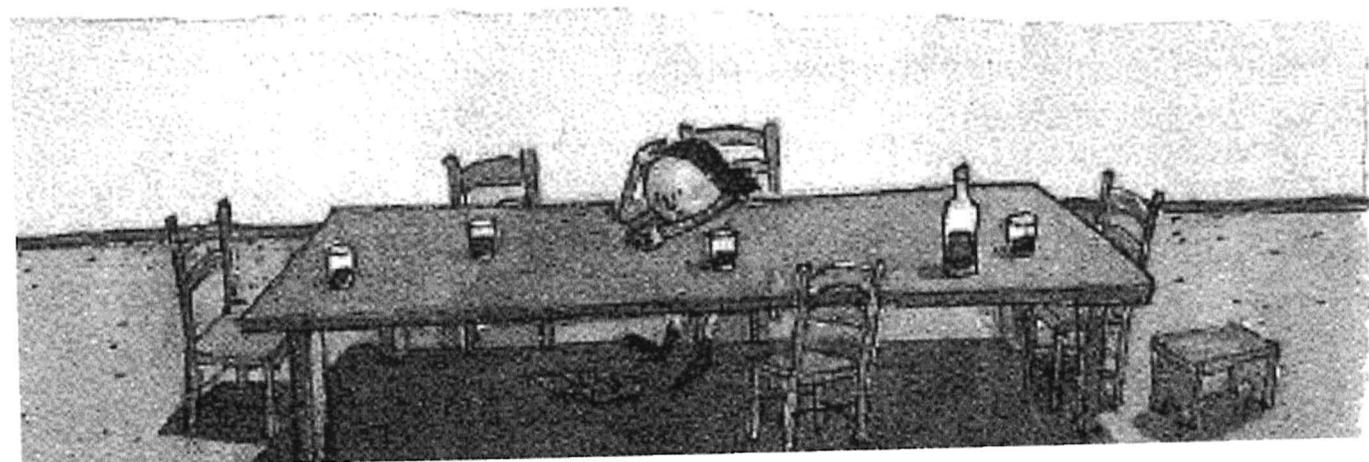
– Je ne suis pas une fainéante ! s'indigne Jeanne.

– Non, ça, on ne peut pas le dire... renchérit la mère... Et puis, il
faut du courage aussi pour étudier, ajoute-t-elle pour atténuer ce
60 que les paroles de son mari peuvent avoir de déplaisant à l'égard
de leurs hôtes⁵.

– De toute façon, j'ai besoin d'elle et c'est tout, plaque monsieur
Cléry.

La tête de Jeanne a plongé dans son bol : pas la peine que les
65 autres voient son chagrin...

Les dents de Jacques se sont serrées. Silencieux, il a suivi avec
attention la conversation et il comprend que monsieur Brun a
perdu la bataille. Il a beau être venu avec du renfort, le père de
Jeanne ne pliera⁶ pas devant lui. Son regard effleure la silhouette
70 de sa filleule avant de se durcir. Il ouvre la bouche pour parler,
puis la referme. Non... pas encore. Ce n'est pas le bon moment.



4. Parrain Jacques

Les sabots de Jeanne se sont blottis¹ l'un contre l'autre, comme pour se protéger. Tout à sa déception, elle a à peine salué monsieur Brun et madame Sicard qui sortaient. Elle ne lève même pas le nez pour suivre le visage de celui qui s'est mis à parler.

↳ Pourtant, c'est son parrain Jacques et il a sa voix des mauvais jours. Sa voix de dispute.

– Je n'ai pas voulu intervenir devant monsieur Brun. Mais je ne suis pas d'accord avec vous ; il faut laisser Jeanne continuer ses études.

↳ Le père bondit :

– Ce n'est pas toi qui vas commander ici ! Et d'abord, ça ne te regarde pas !

↳ – Ça me regarde : Jeanne est ma filleule. Je n'ai jamais été malheureux avec vous, beau-père. Mais si vous la gardez à la terre, c'est moi qui pars, annonce Jacques d'une voix de glace.

– Toi qui pars ! s'esclaffe le père, vaguement inquiet cependant. Je voudrais bien voir ça.

↳ – J'ai vingt-quatre ans. Je fais ce que je veux. Le père Martin m'a déjà proposé plusieurs fois de prendre sa ferme. J'ai toujours refusé. Mais aujourd'hui...

– Mais enfin, pourquoi ? Est-ce que tu y es allé si longtemps en classe, toi ? Ta mère dit bien que tu faisais l'école buissonnière² chaque fois que tu pouvais !

↳ Jacques rougit et jette un regard en coulisse vers Jeanne. Mais sa demi-sœur l'observe avec anxiété.

Ses sabots, malgré elle, se serrent autour du pied de la table. Parrain lui redonne une chance, entrouvre pour elle la porte de son rêve.

– Moi, c’est la terre que j’aime, lance alors Jacques. Je l’aime
30 autant que Jeanne aime ses livres. Alors, je la comprends... Parce
que, moi, si j’étais privé de la terre !...

– Il n’y a pas que les livres. Les enfants aussi... C’est les enfants
aussi qu’elle aime, murmure la mère. Tu n’as qu’à la voir quand
elle s’occupe des petits.

35 – Justement, fait le père, elle te rendra service à la maison.

– Oh, je peux faire toute seule...

– Mais pas moi ! clame-t-il. Il y a du travail
pour elle dans les champs aussi.

– On s’est bien débrouillés sans elle
40 jusqu’à présent, reprend alors Jacques.
Et il vaut peut-être mieux que cela soit
sans elle que sans moi.

Le père ne dit plus rien. Il s’est rassis.
Après un long silence, il déclare :

45 – De toute façon, on n’a même pas l’argent pour la pension³.

– Le maître de Jeanne m’avait expliqué un jour que pour les bons
élèves, l’État peut payer, indique la mère. Il y a un autre examen
à passer. Mais monsieur Brun pense qu’elle l’aura...

Le père regarde obstinément le bois de la table.

50 Jacques et sa mère le connaissent assez pour comprendre qu’il
est en train de prendre sa décision. C’est la première fois qu’on
lui résiste ainsi dans sa propre famille. Pour lui qui a été élevé si
sévèrement, c’est difficile à accepter. C’est difficile aussi
d’admettre que sa fille puisse suivre un autre chemin que lui.
55 Lorsqu’il se lève enfin :

– Je vais réfléchir, déclare-t-il. Tout ça ne me plaît pas beaucoup...
Vous avez tous l’air d’accord mais vous ne vous rendez pas bien
compte. Vous verrez qu’elle vous fera défaut⁴, notre Jeanne.
Faudra pas venir vous plaindre après... Pensez bien à tout ça. Je
60 vous donnerai ma réponse demain matin. Et d’ici là, je ne veux
plus en entendre parler ! ajoute-t-il en sortant.



Jacques et sa mère échangent un regard heureux : le père n'a pas voulu avoir l'air de céder trop vite. Mais toutes ces paroles qu'il vient de prononcer, ils savent bien que ça veut dire oui.

60 – Tu n'aurais peut-être pas dû parler si fort, souffle quand même la mère.

– C'était le seul moyen, répond Jacques. Je ne pouvais pas laisser faire ça. Et pour le travail, je suis certain qu'on y arrivera.

70 – Mais c'est sûr que Papa dira oui demain ? C'est sûr, Maman ? s'inquiète Jeanne.

– Il a presque dit oui aujourd'hui, Jeanne. Et tu verras : le jour où tu seras institutrice, il sera fier. Très fier.

Jeanne s'est levée. Un tambourin résonne dans sa tête : Institutrice. Je serai institutrice. Institutrice. Institutrice. Institutrice...

80 Si elle pouvait, elle danserait de joie ! Mais ses sabots tremblent sous elle. Parrain Jacques rit :

– Regarde-la donc, notre institutrice : elle ne tient pas debout ! fait-il en la soulevant dans ses bras.

Les sabots battent dans le vide et Jeanne rit à son tour :

90 – Merci, Parrain.

– Oh, je ne l'ai pas fait seulement pour toi, explique Jacques. J'avais ma petite idée : si un jour j'ai des enfants et qu'ils me ressemblent pour l'école, je serai bien content de les envoyer chez une institutrice comme toi !





Les souliers de Jeanne

Jeanne est courageuse, Jeanne est brillante, Jeanne veut réussir. Son rêve : devenir institutrice. Malheureusement, on a besoin de bras à la ferme et son père n'est pas d'accord pour qu'elle poursuive ses études. Comment le convaincre ?...



À partir de 7 ans



Dans la même collection :

- *Mystère*
- *Belle Neigeuse*
- *Aristide*

